



ACF en CAPA

## L'ATELIER DE LECTURE

« L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique »

*Séance du 13 avril 2021*

### *Déshétérosexualiser la norme ?*

*Guillaume Darchy*

A l'entame de la dixième leçon du séminaire qui nous occupe cette année à l'Atelier, Jacques-Alain Miller établit « le symptôme comme socle », comme pierre angulaire de son cours, en indiquant en ce point, qu'il s'y trouve, le symptôme, inséré entre ce qui est du registre du semblant et celui du réel. « S'insère », ce signifiant, Miller l'introduit dans son équivoque homophonique : sincère/s'insère. Pour le premier terme sincère, de la sincérité, il s'agit d'interroger le rapport du symptôme à la vérité sur le réel. Dans quelle mesure dit Miller « le symptôme est-il sincère ? » On pourrait le dire d'une autre façon, en se posant la question de savoir si le statut de la vérité n'est pas fragilisé dès lors que l'Autre n'apporte plus de garantie sur le vrai. Par l'autre bout *s'insère*, de s'insérer, fait entendre la place qu'occupe « la catégorie clinique du symptôme (...) qui s'impose » « de ce que le semblant touche au réel » dit Miller. Le symptôme trouve donc place du fait d'un appareil logique inhérent aux qualités du langage entre semblant et réel, du fait que l'un touche à l'autre.

Or, ajoute Miller, dans le discours de la science, le semblant - soit le langage des mathématiques - est la forme par laquelle le savoir se dit et s'écrit. Autrement dit, dans le discours de la science, le semblant prend la consistance du Savoir. Dire cela, ça n'est pas que le discours de la science permet seulement un accès au réel par la lecture, mais c'est aussi, dit Miller, qu'il le touche, qu'il « le salope » même. Dans l'actualité immédiate de ce séminaire, le 26 février 1997, Miller prend exemple sur le clonage du mouton Dolly, qui vient à être annoncé au monde, pour indiquer en quoi le discours de la science trouve son efficace de façon inédite dans l'histoire du vivant.

Faut-il croire pour autant le réel en être modifié du fait du clone Dolly ? Pour la psychanalyse, Dolly bien plutôt, c'est le symptôme qui parle du et pour le réel. Dolly « prend pour nous valeur de symptôme ». Dès lors, dans les pas de Miller, on peut s'interroger si le symptôme dans la psychanalyse, comme ce qui ne cesse pas, si le symptôme donc, ne serait pas l'équivalent dans le discours de la science du savoir dans le réel. Bien évidemment cette équivalence ne fait pas, à se situer dans l'un ou dans l'autre de ces deux discours, avoir les mêmes conséquences. La première conséquence est de donner au savoir dans la psychanalyse un statut différent du fait même de la croyance au symptôme comme délivrant un sens sur le réel, là où dans la science le Savoir se situe dans le réel. C'est à partir du fil tiré de cette leçon que je souhaite poursuivre ma recherche. Dans l'actualité de ce premier quart du XXI<sup>ème</sup> siècle c'est à l'endroit de la sexualité et surtout de la sexuation dans ses résonances sociétales, institutionnelles et subjectives que se trouve interrogé la psychanalyse.

Les Journées 49 de l'Ecole, *Femmes en psychanalyse*, ont ouvert une porte en donnant la parole à Paul B. Preciado pour nous enseigner du phénomène *trans* et de ce qu'il pouvait impliquer dans la réalité sociale et je dirais même pour la psychanalyse comme réalité sociale. Son intervention<sup>1</sup> eut dans l'instant de son énonciation et dans son après-coup un écho tout à fait extraordinaire dans notre champ, d'abord pour nous avoir sorti d'une certaine tranquillité, d'un assoupissement même. Car après tout le phénomène, au-delà du cas propre de Preciado, était déjà en route depuis vingt ans au moins. Il y eut c'est certain un réveil Preciado. Son style percutant et sa position radicale n'y sont pas pour rien. Aussi ce réveil s'est accompagné pour beaucoup d'un vertige, et même, d'un effroi de ce que ces questions *trans* venaient soulever, voir briser. L'architecture symbolique de l'état de droit et la répartition binaire du monde selon que l'on soit homme ou femme se trouvaient vaciller devant ce nouvel appareil conceptuel, politique et militant.

Changer de sexe, cela a conduit Preciado à faire modifier son état civil et à avoir recours à la pharmacologie et à la chirurgie. Il imagine à l'avenir, pouvoir s'appuyer sur le développement d'organes sexuels primaires et secondaires, grâce aux cellules souches et aux imprimantes 3D. Ici, on peut noter au passage combien la transsexualité se trouve en accord avec notre temps. Cette affinité pour la modernité, pour le discours néo-libéral, pour le *self-made (wo)man*, pour le discours de la science est-il véritablement une réponse si révolutionnaire comme Preciado semble nous le dire ?

Dans un article du 30 novembre 2020, paru dans le format de sa chronique « Hypothèse révolution » et sous le titre « l'hétérosexualité est dangereuse<sup>2</sup> », Paul B. Preciado reprend l'essentiel de son appareil de pensée dans lequel les rapports de pouvoir seraient l'unique déterminant qui normative la violence faites aux dites femmes. Au risque de ne pouvoir tout à fait boucler, retomber sur mes pattes dans ce work-in-progress, je vous propose quelques commentaires sur ce texte.

Preciado entame son argumentaire d'abord sur l'appui de données statistiques. Les féminicides, les violences faites aux femmes, nous dit-il, s'exercent dans le contexte de la sphère domestique des sociétés occidentales dominée par l'hétérosexualité. Ils sont le fait quasi exclusivement, nous dit-il encore, d'hommes sur les femmes mais aussi sur ceux qui s'apparentent aux femmes : « Femmes transsexuelles, hommes efféminés et personnes dont la chorégraphie corporelle ou les codes vestimentaires ne correspondent pas à ce qu'on attend d'elles en termes de genre dans un contexte social et politique donné. » Ici s'entend le genre dans ce qu'il y est fluide dans la théorie du genre.

Du chiffrage statistique, de ce calcul du lien social, Preciado en extrait pourrait-on dire la racine du mal. Le mal en l'occurrence vient du mâle. Cette traduction du chiffre à la lettre détermine ainsi sans équivoque la cause sous les espèces d'un modèle. L'homme (du genre masculin) exercerait cette violence – ce pouvoir – de façon séculaire dans un système politique – Preciado dit « nécropolitique », un concept promulgué par Achille Mbembe pour mettre en exergue comment le pouvoir agit sur la possibilité même de vie et de mort, dans le contexte de la post-colonisation<sup>3</sup>. Mais ce concept sera étendu ensuite à d'autres registres notamment par la reprise dont je crois que Foucault en fit sous la forme du biopouvoir – cela demande à être préciser et

<sup>1</sup> « Entretien avec Paul B. Preciado », *Tu rêves encore ?*, La Cause du Désir, n° 104, mars 2020, Navarin éditeur, p. 106-108.

<sup>2</sup> PRECIADO P. B., *Hypothèse révolution*, « l'hétérosexualité est dangereuse », médiapart.fr, 30 novembre 2020. <https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/301120/l-heterosexualite-est-dangereuse>

<sup>3</sup> *Nécropolitique* — Wikipédia ([wikipedia.org](https://fr.wikipedia.org/wiki/Nécropolitique))

vérifier notamment par la lecture à laquelle JAM nous invite fortement, du dernier livre paru d'Éric Marty, « Le sexe des modernes ». C'est dans cette extension du concept de nécropolitique que Preciado appelle à une révolution pour sortir d'un système binaire, dont l'hétérosexualité serait l'agent. Je dis ici binaire bien qu'à aucun moment Preciado n'en signale dans son article la forme.

En outre, il faut relever qu'au sujet de l'hétérosexualité, Preciado précise que cette norme trouve sa qualité délétère d'être colonisé par un ordre patriarcal, figure et symbole dirons-nous, de l'exercice de domination phallique d'un autre « hégémonique » sur l'autre « subalterne ». Ainsi en appelle-t-il particulièrement aux « hommes cis, à initier un processus de désidentification critique par rapport à leurs propres positions de pouvoir dans l'hétérosexualité normative. Autrement dit, » ajoute-t-il « il faut *dépatriarcaliser* et décoloniser l'hétérosexualité. » L'énoncé a de quoi interpeller pour l'horizon qu'il dessine à choisir d'affronter « l'abject » en chacun de nous, soit la violence constitutive de l'hétérosexualité, plutôt que la norme à laquelle notre appareil de pensée est attachée. Pris dans cette nasse théorico-militante, et dans ce que cette projection que Preciado avance pour une politique de contrition, je vous fais part d'un point pour moi difficile. L'hétérosexualité d'être dangereuse s'en trouve coupable par l'argumentation de Preciado. Comment opérer un pas de côté pour retrouver sa boussole ? Voici, au point où j'en suis, quelques éléments qui témoignent de cet effort dont je dois dire qu'il se satisfera provisoirement d'y être énoncé, trahissant l'ardu de la question et par là-même mes points de butée.

C'est à Lacan que l'on doit de sortir de l'*hétéros* quant à la question du sexuel pour, dès 1971, mais surtout dans le séminaire qui suivra « ...ou pire », de subvertir la question en avançant que d'être pris dans le langage de deuxième sexe, il n'y en a pas. Je reprendrai ici quelques points de repère prélevés dans la leçon du 3 mars 72. A l'hétéros qui se présente à nous comme un mirage de l'être dans le sexuel, Lacan indique qu'il convient plutôt d'y désigner la bisexualité<sup>4</sup>. Il renvoie par cette formulation dès lors chaque Un à sa propre solitude dans le sexe. C'est ainsi qu'on peut comprendre que « l'Autre est absent à partir du moment où il s'agit du rapport sexuel<sup>5</sup> », que « l'Autre est barré », qu'il n'existe pas nous dit encore Lacan.

Deuxième point qui nous permet de se repérer. A contrario de Preciado qui dans l'utopie révolutionnaire à laquelle il semble nous inviter, en proposant de chasser le phallus comme insigne du patriarcat et par là de la domination des hommes sur les femmes et apparentées, Lacan lui s'en sert. Le phallus pris comme opérateur d'une fonction assure selon une combinatoire, d'y être reparti comme homme ou femme, disjoint l'un de l'autre. Autrement dit la femme au regard de la fonction phallique se situe que de « *pas toute* y être sujette<sup>6</sup> ». Ainsi peut-on trouver le signifiant qui représente le féminin au lieu de son absence dans l'Autre. C'est à partir de quoi il est possible avec Lacan de disjoindre les deux positions féminine et masculine : Pour l'homme de se trouver dans l'universel dans un rapport nécessaire à la fonction phallique et de l'autre, sur le versant du féminin, dans un rapport contingent à celle-ci.

La conséquence de la formalisation répartitive des positions masculines et féminines, est d'inscrire radicalement le rapport sexuel sur l'évanescence de l'un des partenaires qui, nous dit Lacan « laisse la place vide à l'inscription de la parole<sup>7</sup> ». Ainsi, du côté masculin il existe une

<sup>4</sup> LACAN J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... ou pire, leçon du 3 mars 1972, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, Paris, 2011, p. 96.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>6</sup> *Ibid.* p. 102.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 105

exception, un *au moins un* qui n'est pas pris dans la fonction phallique pour que celle-ci opère ; de l'autre côté, du féminin, que pas toute soit pris dans la fonction. Ceci se retrouve au niveau du binaire de la sexualité, sur le plan symbolique entre 0 et 1. L'Autre partenaire à ce titre-là est donc toujours « insaisissable ». C'est en cela que l'Autre du couple se trouve barré. Lacan dit : « D'où qu'on le prenne, l'Autre est absent à partir du moment où il s'agit du rapport sexuel<sup>8</sup>. » Loin d'être fluide le sexe tient à se tenir dans sa signifiante au lieu de l'absence.

Le 4<sup>ème</sup> point d'avancée que je vous propose à partir de cela, serait de nous montrer, dit Lacan, « que ce n'est que dans la discorde que se fonde l'opposition entre les sexes, en tant qu'ils ne pourraient d'aucune façon s'instituer d'un universel.<sup>9</sup> » On pourrait peut-être y voir la violence que Preciado relève de la norme hétéro, en disant que le phallus ne s'articule dans la sexualité que sur fond de discorde. Lacan de ce point de vue donne raison d'une certaine façon au développement de Preciado. La violence dont fait l'objet le féminin dans la société, ne serait dès lors que le symptôme de l'opération qui détermine la position dans laquelle les êtres parlant se trouvent à être situés. Comment s'en sortir ?

Christine Angot avait répondu, dans l'entretien qu'elle avait eu avec Léa Salamé dans la matinale de France Inter, que la disparition de l'inceste, à défaut d'être inscrite dans les lois de la République mais comme la loi des Hommes, ne pouvait se faire qu'à la condition de la « disparition du pouvoir<sup>10</sup> ». Réponse ô combien pessimiste mais tout autant pertinente. A la place du trou dans le réel du sexuel, il n'y a la place, dit Miller dans la postface du séminaire XIX, que pour « bricoler de toutes parts d'autres constructions. Ce sera mieux...ou pire. » Quant à se débarrasser du pouvoir...

Alors, quand Preciado appelle à la déshétérosexualisation des relations, à choisir l'abject plutôt que la norme, ne peut-on pas y trouver quelques familiarités avec notre politique pour sortir d'un binarisme sexuel et nous faire enseigner de l'expérience des psychanalyses poussées à leur terme. La perspective de ces prochaines journées de l'Ecole – norme mâle - nous y invite en portant notre intérêt, comme de tout temps, sur le programme de jouissance de chaque Un, l'ouvrant dès lors à la dimension du pas-tout.

---

<sup>8</sup> *Op. cit.*, p. 104

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 105

<sup>10</sup> Interview de C. Angot par L. Salamé, Le grand entretien de la matinale de France Inter, 21 janvier 2021. <https://www.franceinter.fr/emissions/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien-21-janvier-2021>

## L'hétérosexualité est dangereuse

PAR PAUL B. PRECIADO

ARTICLE PUBLIÉ LE LUNDI 30 NOVEMBRE 2020



L'étude des féminicides révèle que les femmes sont l'objet de violence parce qu'elles sont culturellement placées dans une position politique subalterne vis-à-vis de l'homme hétéro-patriarcal. Mais aussi que les meurtres dans la sphère domestique ont lieu dans le cadre des relations hétérosexuelles. Pour rendre possible l'émancipation des femmes et des hommes, il faut se libérer de l'hétérosexualité.

Les statistiques les plus récentes révèlent que sept femmes meurent chaque jour des mains de leur mari, de leur ex-mari, du père de leurs enfants, de leur partenaire ou de leur petit ami dans l'un des pays de la Communauté économique européenne. La majorité de ces meurtres ont lieu dans l'espace domestique ou à moins de 300 mètres de celui-ci, et ils arrivent, pour la plupart, après que les femmes ont signalé, au moins une fois, la violence de leur partenaire, sans que ces dénonciations ne donnent lieu à des mesures préventives ou de précaution, juridiques ou policières, qui pourraient empêcher la répétition et l'amplification de cette violence. Jusqu'à la mort. Je me permets de signaler que cela arrive, au cas où on avait pu l'ignorer, dans les pays occidentaux qui sont régis par des formes de gouvernement dites démocratiques.

L'étude des statistiques sur les féminicides nous permet de tirer quelques conclusions non pas seulement sur la relation entre la néropolitique, cette gestion mortifère de la chose publique, et le genre ; mais aussi sur celle entre le gouvernement de la vie et de la mort et la gestion de la sexualité. Tout d'abord : être un corps identifié comme « femme » sur la planète Terre en 2020 est une position politique à haut risque. Et je dis « position politique » et non position

anatomique car il n'y a rien, empiriquement parlant, qui permette d'établir une différence substantielle entre hommes et femmes. Je ne connais pas de femmes qui sont agressées parce qu'elles se promènent avec une carte chromosomique XX dessinée sur le front, ou d'actes de violence machiste qui nécessitent un examen de l'utérus comme condition préalable à la réalisation de l'attaque.

Les femmes sont l'objet de violence parce qu'elles sont culturellement placées dans une position politique subalterne vis-à-vis de l'homme hétéro-patriarcal. Les femmes transsexuelles, les hommes efféminés et les personnes dont la chorégraphie corporelle ou les codes vestimentaires ne correspondent pas à ce qu'on attend d'elles en termes de genre dans un contexte social et politique donné, sont également victimes de violence. Comme le dit la féministe bolivienne María Galindo, nous ne vivons pas dans des démocraties, mais dans des « machocraties » où la violence s'exerce sur toutes les femmes et sur tous les corps non binaires et non hétéronormatifs, cis ou trans, et ce dans des régimes politiques apparemment aussi différents que la Bolivie, la Turquie ou la France.



Manifestation féministe à Paris, novembre 2018 (JL).

Dans ce contexte néropolitique, les critiques des féministes TERF [Trans-exclusionary radical feminist – ndlr], qui prennent des positions transphobes, contre les femmes trans sont empiriquement erronées et politiquement obscènes. Non seulement les femmes trans ne sont pas des agents de violence, mais, au contraire, elles sont l'un des corps politiques les plus vulnérables face à la violence hétéro-patriarcale. La révolution féministe sera la révolution de tous-tes ou elle ne le sera pas.

Ne tombons pas dans une opposition binaire et générique entre hommes violents et femmes victimes de violence, ni dans des arguments naturalistes qui feraient des chromosomes et non des relations de pouvoir l'origine de cette différence. Si tous les hommes étaient violents, alors sept hommes mourraient chaque jour aux mains de leur amant, compagnon ou petit ami dans les relations homosexuelles.

Prenons, par exemple, l'année 2016 en France, qui a fait l'objet d'une étude approfondie : 138 faits qualifiés d'assassinats, homicides ou violences volontaires ayant entraîné la mort ont été recensés. 109 victimes sont des femmes. Les victimes masculines sont au nombre de 29. Sur les 29 femmes auteures d'homicide commis sur des hommes, 17 d'entre elles étaient victimes de violences de la part de leur partenaire, soit 60,71 %, ce qui peut conduire à considérer ces meurtres comme des formes d'autodéfense. Parmi ces 138 faits, on n'en relève qu'un seul au sein d'un couple homosexuel masculin. Aucune femme n'a été tuée au sein d'une relation lesbienne. Et donc, la deuxième conclusion qui se dégage de l'examen des chiffres des féminicides, est que les agressions, les abus et les meurtres de femmes dans la sphère domestique ont lieu dans le cadre des relations hétérosexuelles. Ce fait n'est jamais mentionné quand on parle de féminicide, mais c'est peut-être le plus important sur le plan politique. L'hétérosexualité est un régime sexuel néropolitique qui place les femmes, cis ou trans, en position de victimes, et érotise les différences de pouvoir et la violence. L'hétérosexualité est dangereuse pour les femmes.

La reconnaissance de cette relation silencieuse entre violence et hétérosexualité exige un changement de nos objectifs politiques. Alors que le mouvement LGBT se concentre depuis 30 ans sur la légalisation du mariage pour tous, un mouvement de libération somatopolitique devrait viser aujourd'hui l'abolition du mariage hétérosexuel comme institution qui légitime cette violence. De même, la reconnaissance du fait que la plupart des abus sexuels et des violences contre les enfants ont lieu au sein de la famille

hétérosexuelle devrait conduire à l'abolition de la famille comme institution de reproduction sociale, plutôt qu'à la demande de légalisation de l'adoption par les familles homoparentales. Nous n'avons pas besoin de nous marier. Nous n'avons pas besoin de fonder des familles patriarcales. Nous devons inventer des formes de coopération politique qui vont au-delà de la monogamie, de la filiation génétique et de la famille hétéro-patriarcale.

Le caractère constitutivement violent de l'hétérosexualité normative a été dénoncé depuis les années 1970 par bon nombre de féministes radicales, mais ces critiques n'ont pu être entendues en raison de la lesbophobie qui traverse le système patriarcal et qui imprègne également le féminisme – une lesbophobie historique, comparable uniquement à la transphobie du féminisme actuel. Essayons maintenant d'écouter les femmes guérilleras de la fin du XX<sup>e</sup> siècle qui, placées en position hétérosexuelle (beaucoup d'entre elles l'étaient), se sont affirmées comme « *cimarronnes* », des esclaves en fuite ayant recouvré la liberté, et se sont échappées vers une forme de lesbianisme politique : en 1968, Ti-Grace Atkison se définit comme lesbienne et rompt avec le mouvement féministe américain NOW, dirigé par Betty Friedan, dénonçant la défense que celui-ci fait du mariage, institution qui légitime, pour Atkinson, l'expropriation du travail sexuel féminin et la soumission des femmes au plaisir masculin. Betty Friedan, comme aujourd'hui la philosophe Sylviane Agacinski, verra les lesbiennes comme une « *menace violette* » face aux valeurs hétérocentrées de son féminisme. Jill Johnston, la première lesbienne à sortir du placard dans les colonnes du journal *Village Voice* aux États-Unis, se présentait aux réunions et aux fêtes avec ses beaux cheveux longs et sa chemise à moitié ouverte, s'adressant aux filles hétérosexuelles avec une attitude joviale et irrévérencieuse qu'elle appelait « *séduction comme protestation politique contre l'hétérosexualité* ». C'est ainsi qu'est née l'expression « *le féminisme est la théorie, le lesbianisme est la pratique* ». Et les filles se sont mises à pratiquer.

Quelques années plus tard, la romancière, philosophe et militante Monique Wittig définit l'hétérosexualité non comme une pratique sexuelle mais comme un régime politique. Selon elle, l'affirmation selon laquelle certaines femmes sont naturellement hétérosexuelles est aussi fallacieuse que l'affirmation selon laquelle les hommes sont naturellement violents. Pour la poétesse et théoricienne Adrienne Rich, l'hétérosexualité n'est pas une orientation ou un choix sexuel, mais une obligation politique pour les femmes. Il n'y a pas de désir, il y a une norme. Rich appelle cela l'hétéronormativité des lois non écrites. La poétesse et militante féministe Audre Lorde examine pour sa part la relation entre hétérosexualité et racisme, et nous apprend à détecter les formes violentes d'érotisation des corps subalternes dans les cultures coloniales hégémoniques. Si pour Virginia Woolf une femme avait besoin d'une chambre à elle pour écrire, pour Audre Lorde cette chambre, si elle veut être libre et sûre, ne peut être dans la maison hétérosexuelle et encore moins conjugale.

Cinquante ans après les premières guérilleras, les femmes hétérosexuelles continuent d'être assassinées par leur mari, leur petit ami ou leur ex-mari. S'il est vrai qu'il est aujourd'hui plus facile de s'affirmer comme lesbienne qu'en 1960, l'hétérosexualité récalcitrante est encore mortelle. Gayle Rubin, Pat Califia et Kate Bornstein, influencées par le BDSM (« *bondage, discipline, domination, soumission, sado-masochisme* », pratiques sexuelles impliquant la douleur et l'humiliation au service de fantasmes) et la culture trans, suggèrent de ne pas avoir de relations « *hétérosexuelles* », où hétérosexuel n'indique plus différence des sexes, mais plutôt asymétrie de pouvoir. La question est plutôt : comment appeler une relation « *hétérosexuelle* » celle dans laquelle celui qui est supposé occuper la position politique de l'homme renonce à la définition souveraine de la masculinité comme exercice de pouvoir ? À quoi ressemblerait une relation supposée « *hétérosexuelle* », mais sans hommes et sans femmes ? Ce sont les hommes cis qui doivent maintenant initier un processus de désidentification critique par rapport à leurs propres

positions de pouvoir dans l'hétérosexualité normative. Autrement dit, il faut dépatriarcaliser et décoloniser l'hétérosexualité.

Il en va de même pour les politiques de genre que pour les politiques écologiques : nous savons très bien ce qui se passe, nous connaissons notre responsabilité, mais nous ne sommes pas prêts à changer. Cette résistance au changement se manifeste non seulement chez ceux qui occupent des positions hégémoniques, mais aussi chez les corps subalternes, ceux qui souffrent le plus directement des conséquences de ce régime de pouvoir. Nous avons peur de perdre des privilèges ou de renoncer au peu que nous avons, nous avons peur de nous reconnaître dans ce qui est abject. Mais l'abject est meilleur que la norme. Seule la transformation du désir peut mobiliser une transition politique.

J'imagine que ce que je dis ne suscite pas un enthousiasme immédiat parmi les masses, mais il est nécessaire de se confronter collectivement aux conséquences de l'héritage néropolitique du patriarcat. Seule la dépatriarcalisation de l'hétérosexualité permettra la redistribution des positions de pouvoir, seule la déshétérosexualisation des relations rendra possible l'émancipation non seulement des femmes, mais aussi et paradoxalement, des hommes. En attendant, chaque femme devrait avoir une arme, je vais dire plutôt un livre, une généalogie, un poème, un perroquet, un cyborg... et savoir s'en servir. Il n'y a pas de temps à perdre. La révolution a déjà commencé.

### Boîte noire



Mediapart accueille une chronique du philosophe et activiste trans Paul B. Preciado : « Hypothèse révolution ». Une fois tous les quinze jours, il y explorera une question à la fois subversive et

classique, intime et systémique : et si nous vivions une époque révolutionnaire ? Prochaine chronique le 14 décembre.

**Directeur de la publication** : Edwy Plenel

**Direction éditoriale** : Carine Fouteau et Stéphane Alliès

**Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).**

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, François Vitrani. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart, Société des salariés de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

**Courriel** : contact@mediapart.fr

**Téléphone** : + 33 (0) 1 44 68 99 08

**Télécopie** : + 33 (0) 1 44 68 01 90

**Propriétaire, éditeur, imprimeur** : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 24 864,88€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.